

Ancêtres, charrettes et charriage

René Lapierre

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1980). Ancêtres, charrettes et charriage. *Liberté*, 22(1), 91–94.

chroniques

Littérature acadienne

RENÉ LAPIERRE

Ancêtres, charrettes et charriage

Je viens de lire *Pélagie-la-charrette* (Leméac, 1979), le plus célèbre peut-être des romans publiés au Québec depuis *Maria Chapdelaine*, au moins . . . Autant le dire tout de suite, cependant : je ne puis qu'exprimer, en dépit du concert d'éloges auquel le livre a eu droit depuis sa parution, une assez grande déception. Assurément, cette longue histoire du retour des déportés acadiens vers leur terre natale, histoire située à mi-chemin entre la chronique et l'épopée, est touchante. J'en conviens volontiers. Elle a déjà du reste ému quelques générations d'écoliers, ceux du moins auxquels l'*Histoire du Canada* laissait entrevoir un instant (derrière l'affaire du serment d'allégeance) l'incendie de Grand-Pré, les bateaux de la déportation, et cette date enfin : 1755. Et bien sûr, le roman d'Antonine Maillet rappelle ces événements de façon constante ; en recourant tantôt à l'histoire, tantôt à la légende et aux traditions orales, il cherche à montrer ce qu'ont pu être en somme les conditions de la Dispersion et celles du Retour, au fond de la charrette mythique de Pélagie. Tout cela traduit, c'est bien vrai, un désir authentique de fonder l'histoire de l'Acadie, de lui rendre enfin sa parole et sa conscience, an-

créées jusqu'ici — faute de lieu et de livre — dans la mémoire et dans les contes :

... *l'Histoire continue.*

... *Elle continue encore dans la bouche de mon cousin Louis à Bélonie, qui la tient de son père Bélonie à Louis, qui la tenait de son grand-père Bélonie — contemporain et adversaire de la Gribouille — qui l'avait reçue de père en fils de ce propre Bélonie, fils de Thaddée, fils de Bélonie premier qui, en 1770, fêtait ses nonante ans, assis au fond de la charrette même de Pélagie, première du nom.*

Après ça, venez me dire à moi, qui fourbis chaque matin mes seize quartiers de charrette, qu'un peuple qui ne sait pas lire ne saurait avoir d'Histoire.

Cet essentiel désir de se souvenir, et de parler, donne cependant cours ici à une sorte de didactisme assez lourd, qui double sans cesse le roman en montrant du doigt le grand Sens historique que seraient censées révéler les aventures de Pélagie et des siens. La « charrette du retour » est ainsi associée, dès le début, à l'histoire des Hébreux dans le désert, à Moïse guidant son peuple vers la Terre Promise (ici : le Paradis perdu), passant avec lui la Mer Rouge (ici : « la Savannah presque à sec »), puisant l'eau à même les rochers, etc. Dans le cadre d'une espèce de programme culturel assez naïf, bien que pompeux, nous assistons alors à toutes sortes de « naissances » artificielles, portant à faux sur un Sens mythico-historique auquel le récit prétend, mais qu'il n'atteint évidemment pas.

A tout moment, dans ces quelque 350 pages relatant plus de dix années de marche et de souffrance, le « destin des peuples » se joue avec grandiloquence, et banalité ; il passe à peu près quotidiennement à la portée de personnages têtus et bons, qui disent infatigablement des paroles lourdes de sens et posent à tout moment des gestes mémorables, inspirés de-ci de-là — c'est ce qu'on nous dit — par la tradition des Rabelais, Swift, Defoe, etc. Partout, dans une atmosphère de grand avènement, l'Histoire veille ! Elle fond, comme un aigle, sur les détails les plus banals du récit, cherchant à s'en emparer pour les relancer dans le sens de la Tradition héroïque, de la Des-

tinée exigeante et glorieuse. Je n'aurais rien contre, si tout cela ne devenait pas, à mesure que l'on avance dans le roman, de plus en plus faux, fragile et gratuit. Des scènes absurdes évoquent par exemple, autour de la page 200, le « Charleston Whisky Carnaval » et le « Boston Tea Party » (et par là, les questions du racisme américain et de la Guerre d'Indépendance, rien de moins), en donnant chaque fois à quelque personnage de la fameuse charrette un petit rôle qu'il joue presque sans s'en apercevoir, contribuant ainsi candidement, en quelques minutes et sans même en avoir l'air, à cette grande Histoire dont se souviendront plus tard les conteurs, et la postérité émue... Ces détours, malheureusement, restent sommaires, et ne convainquent pas ; ils sentent en général la récupération folklorique, et s'intègrent mal au corps du récit, sur lequel ils sont plaqués maladroitement. A travers tout ceci, l'aventure du Retour des Acadiens paraît ne pas se suffire à elle-même, et devoir emprunter servilement à d'autres histoires une mesure qui devrait être la sienne propre. *Pélagie-la-charrette*, de toute évidence, n'est pas à la hauteur de son projet. Il s'agit en fait d'un livre dont la technique narrative elle-même, linéaire et figée, reste tout à fait insuffisante ; Antonine Maillet semble croire le contraire, et accorder à cette allégorie des charrettes une excessive confiance. Or, malgré la vogue actuelle des retours aux sources et des pèlerinages généalogiques (les *Forsythe*, les *Jordache*, *Racines*, etc.), cela n'est pas exact, et ne tient pas lieu de littérature. *Pélagie-la-charrette*, entre l'histoire et la légende, risque un récit qui se voudrait épique, mais qui, manquant de liberté par rapport à ses sources mêmes, échoue dans la folklorisation. Ce procédé, par les temps qui courent, plaît assez, on le sait ; mais cela ne devrait pas nous empêcher de voir que le texte de *Pélagie-la-charrette* est d'une qualité tout à fait sommaire. Bien sûr, à l'occasion, des bribes de légendes, certains contes (transcrits plus ou moins librement, je ne sais), présentent de l'intérêt ; ils touchent de près une histoire — celle des Acadiens — que nous connaissons mal, et qui mérite sans doute un meilleur sort. Mais cela ne doit pas dispenser de dire que le roman d'Antonine Maillet, en fait, est très peu écrit, et qu'il constitue bel et bien (comme cela arrive souvent dans

ce genre d'entreprise trop voisin de l'histoire) une forme minimale de littérature. *Pélagie-la-charrette*, au lieu d'entreprendre dans l'écriture, par elle, ce travail qui le mènerait *peut-être* (cela n'est pas sûr) vers le texte fondateur qu'il projette, laisse « porter » le récit, au contraire, sur le fil ténu de la tradition, et sur le prétendu pouvoir qu'aurait celle-ci de tout donner à lire dans un sens supérieur, mythique. De ce point de vue, en particulier, l'échec est retentissant. Mais cela ne se verra pas trop. La publicité du roman a été bien conçue, et ce bruit a masqué plusieurs petites choses. Ne se demande-t-on pas déjà, en page deux de couverture, si *Pélagie* n'est pas « la plus grande épopée des temps modernes » ?

Faire de la généalogie (même romancée, même *recréée*, à partir de presque rien), cela ne donne pas forcément une épopée, ni même un bon roman. Moi, fils de Roger, fils de Georges Lapierre, fils de Joas, fils d'Antoine Meunier (dit Lapierre), je n'y crois pas. *Pélagie-la-charrette* frôle la supercherie littéraire.

— Et le Goncourt, dites-vous ?

— Ah ! bien oui, le Goncourt . . .